



LES MODES PARISIENNES

Chapeau de M.^{me} Plé Borain, rue basse du rempart au coin de la Chaussée d'Antin.
 Manteaux de la maison Couchonnet, rue Richelieu, 79.
 Corslets de M.^{me} Dumoulin, rue basse du rempart, 44.



LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — MANETTE (7^e partie), par LÉON GOZLAN. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



RIEN au monde n'est plus varié que nos modes nouvelles.

— C'est toujours, me direz-vous, des chapeaux ou des capotes, des coiffures parées ou des bonnets;

— Des manteaux et des mantelets, des robes élégantes ou des robes simples, mais avec

quelle variété d'attifages! — La même variété existe pour les ameublements.

Il est bon de remarquer, en ce moment où l'on démonte les tentures d'été pour remonter les tentures d'hiver, de combien de beaux meubles s'est enrichi le luxe des appartements!

Mais avant il nous faut donner l'explication de ce changement de toilette d'été en toilette d'hiver que subissent la plupart des belles demeures parisiennes.

Depuis quelques années, c'est-à-dire depuis qu'on a employé pour tentures les riches damas, les beaux lampas, les tapisseries, on a pensé à

ne pas laisser se faner à la poussière et au soleil brûlant des mois d'été ces riches étoffes. Dès les premiers jours d'avril, elles sont remplacées par des tentures en fraîches percalines, frais bocages tout tapissés de fleurs. Les chambres à coucher se garnissent très-souvent des mêmes étoffes perses que les salons et les boudoirs; souvent aussi elles se garnissent de percalines roses, jaunes ou bleu de ciel, couvertes de mousseline garnie de dentelle.

Quant aux meubles, nos artistes modernes n'ont presque plus rien à envier aux artistes florentins, qui les premiers firent les meubles en incrustation, incrustation qui depuis fut perfectionnée par Boulle; car les Florentins n'employaient que l'ivoire, l'ébène, les bois de toutes nuances, tandis que Boulle employa le bronze doré, le plomb, l'écaille, l'argent, et fit cette belle marqueterie à laquelle la renommée donna le nom de son auteur.

Les meubles de Boulle sont d'une richesse sans égale.

La mode a ramené aussi les meubles en bois de rose ornés de bronzes dorés rocailles; les plus beaux s'enrichissent de médaillons en porcelaine de Sèvres.

Il est un genre de petits meubles que nous regrettons de voir tomber dans l'oubli non des amateurs, qui les recherchent beaucoup, mais des artistes ébénistes; nous voulons parler des meubles en vernis-Martin, du nom de leur auteur.

Il est à croire que le secret de ce brillant vernis est perdu, car nous ne voyons rien parmi les meubles de fabrication moderne qui ressemble aux meubles en vernis-Martin.

Cependant il n'en est pas de plus élégants : ses peintures sur bois en marqueterie, enrichies d'ornements en or, le tout fixé par un vernis brillant et solide, font que ces meubles restent encore sans rivaux !

Les amateurs de curiosités les aiment et les payent de grands prix.

Le vernis-Martin a toujours été une peinture de luxe. Il était, au dernier siècle, du meilleur ton d'avoir les panneaux de sa voiture d'apparat peints par le vernis-Martin.

Les bois sculptés ne sont plus de mode que pour la salle à manger et le cabinet de travail.

Les sculptures des meubles nouveaux, moins *fouillées* que les anciennes, sont adaptées à des formes de meubles plus en harmonie avec nos appartements modernes.

Les buffets à étagères arrondies des côtés ne laissent rien à désirer sous le rapport de la forme.

Nous ne parlerons pas des bronzes dorés qui ornent les appartements ; les modèles ont peu varié depuis quelques années. Le mélange de bronze ancien avec le bronze doré sur socle de marbre blanc est toujours fort à la mode pour pendules et candélabres.

On fait des lampes suspendues pour les antichambres en verres de couleur fond-blanc à fleurs ou dessins roses, bleus ou verts. Ces lampes sont d'une jolie forme, qui rappellent assez les veilleuses suspendues du moyen âge. Elles sont entourées, en haut du verre, par une galerie en bronze doré ou bronze ancien, à laquelle sont attachées les petites chaînes qui servent à les suspendre.

Nous ne pouvons, dans un bulletin de modes, parler plus longuement sur un sujet aussi étendu que celui des ameublements ; nous lui consacrerons au premier jour un article tout spécial.

La mode qui intéresse est celle dont on a besoin à l'instant : c'est le manteau, la robe, le chapeau pour les premiers jours d'hiver.

Le manteau parisien est en velours et en forme de paletot demi-ajusté ; il est garni de belles dentelles de Chantilly ou de belles dentelles de laine.

Il est encore de même forme, mais entièrement brodé au passé, et très-petite soutache faisant office de point de chaînette.

Il y a aussi le manteau à la paysanne ; les contrastes sont de rigueur en toutes choses. Ce manteau-paysanne est en velours, satin ou cachemire. Il est plissé à gros plis au bord sur une pièce couverte de broderie au passé et petite passementerie ; cette broderie se prolonge jusque sur le corps du manteau, c'est-à-dire sur les plis, ce qui rappelle la vraie blouse du roulier ; les manches en sont larges du bas et brodées sur le haut et sur le bas.

Le manteau à châle en velours ou en drap est aussi une forme en faveur ; c'est celle qui est re-

présentée sur notre gravure : manteau de velours nacarat brodé de passementerie.

On porte, ou plutôt on fait pour le matin des manteaux-paletots droits en drap gris-feutre à très-longes poils. Ces manteaux se nomment *oursons*. Ils se trouvent déjà dans tous les magasins de confection. Les marchands prétendent que ces manteaux seront en vogue pour le matin, que chaque femme voudra posséder un ourson : nous ne contesterons pas la chose ; tout est possible :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Que de femmes n'ayant acheté qu'un ourson prétendront en posséder deux !

Il se fait beaucoup de petits manteaux simples en cachemire ; le haut est en forme de petit pardessus demi-ajusté, auquel se rattache, au bas, dessous, une jupe plus ample légèrement froncée.

Mademoiselle Lucile Laborde (1), cette excellente modiste dont nos Parisiennes connaissent le goût, a chez elle en ce moment foule de coiffures parées et de chapeaux charmants.

Ses formes sont évasées, afin de laisser la place aux bandeaux bouffants ; mais, rapprochées du bas, elles encadrent au mieux le visage.

Nous avons remarqué parmi les nombreuses modes de mademoiselle Laborde une très-jolie coiffure en blonde de soie ainsi composée : le haut est un petit fond rond sur lequel tourne en spirale une mince guirlande de feuillage qui en se rapprochant du bas de ce fond rond s'enrichit de quelques fleurs ; au bord des fleurs, c'est-à-dire du fond, est une blonde froncée autour, mais presque droite devant et beaucoup plus basse ; de chaque côté s'échappe une branche de fleurs qui semble faire suite à la guirlande du fond.

Une autre jolie coiffure est en ruban rouge-vert et jaune d'or, mais d'un jaune si brillant que ce genre de ruban de couleur mélangée avec ce jaune qui domine toujours, a été nommé ruban californien. Il fallait bien d'ailleurs un peu de Californie, n'est-ce pas la contrée à la mode ? Pour en revenir à notre coiffure de ruban, elle se compose de trois grosses nattes devant et d'une seule derrière ; d'un côté ses nattes tournent en gros chou ; de l'autre les rubans se détachent en nombreuses coques et deux longs bouts.

Une coiffure d'un genre plus paré se compose d'un petit toquet en velours rouge nacarat qui avance devant en pointe et se relève des côtés comme un petit bord ; tout le velours est brodé d'un léger fil d'or qui rattache les unes aux autres des dessins de fleurs brodés en soie plus foncée que le velours, au passé ; du côté droit, est une très-belle mais petite plume blanche, qui s'enroule de manière à garnir tout le dessus du bandeau et tout le derrière de la coiffure. Cette coiffure est ravissante.

(1) Rue Richelieu, 77.

Quant aux chapeaux, c'est encore le velours qui domine.

Nous en avons remarqué en velours frappé à jour, c'est-à-dire que le velours est découpé de différents dessins, il se pose sur un chapeau de satin en même nuance; les uns sont ornés de fleurs en velours; vec feuillage de satin de même nuance que les chapeaux; d'autres sont ornés de plumes ou de plumets en frange de plumes.

Les capotes de velours sont aussi très-nombreuses, elles sont garnies de ruches en velours, de dentelles noires.

Une très-jolie capote de velours feutre était doublée de velours épinglé rose et ornée dessus de biais de velours feutre et velours épinglé rose; ces biais légèrement froncés, posés les uns près des autres, formaient au bord un ornement decinq à six centimètres de largeur, ce même ornement était répété près du bord du fond de la capote, laquelle était froncée et ne posait sur aucune doublure.

Une capote de satin rose était faite tout en ruban et dentelle, un volant de ruban à dents festons et un volant d'application de Bruxelles alternativement.

Il nous faudrait bien parler des bijoux qui se préparent pour la luxueuse saison d'hiver. Pour le moment on ne s'occupe que des bijoux simples, les breloques de montres sont remplies des plus capricieuses fantaisies, en or émaillé, or ciselé ou or et argent niellé.

Les montres sont très-petites et plates, la chaîne mignonne.

Les bracelets émaillés en deux nuances font très-bon effet. C'est ordinairement une forme de deux rubans tournés, l'un en émail rose, l'autre en émail vert ou bleu.

LOMÉNIE DE V***.

Détails du Dessin.

Capote de satin ornée de biais de velours épinglé et de petite blonde. Manteau-châle de velours nacarat brodé en passementerie. Robe de damas. Bonnet de dentelle orné de ruban. Redingote à disposition en armure; les rayures sont tissées dans l'étoffe. Col en broderie anglaise et lacet. Sous-manches à manchettes relevées.

MANETTE.

(SUITE.)

Dans cette arrière-boutique s'accrochaient au hasard, s'entassaient pêle-mêle les ustensiles de la maison: les chaudrons, les fourneaux, les caisses, les vieux sacs, les tonneaux. Les regards de Manette, lancés sans direction, tombèrent sur une double échelle placée dans un angle sous la

triple protection de plusieurs planches, d'un voile formé par les toiles d'araignées et d'une obscurité parfaite. Sa curiosité prit tout à coup les proportions d'un immense désir; elle quitta sa place et alla sans bruit vers l'angle ténébreux où était la double échelle. D'un coup d'œil elle conçut son projet et en calcula les difficultés. Aussitôt, avec une délicatesse de velours, une prudence d'évadée, une attention qui ne se compare à rien, elle transporta sans bruit les planches à un autre endroit, et vint placer la double échelle au milieu de l'arrière-boutique. Que d'autres mouvements n'exécuta-t-elle pas en retenant son pied, son haleine, sa vie, pour ainsi dire, avant d'en arriver à ce premier résultat!

Après avoir éteint sa lampe, elle ouvrit la double échelle, et la disposa de manière que le sommet répondit à l'ouverture du judas. Elle en franchit ensuite les échelons inférieurs, mais avec hésitation, avec crainte, sachant et s'avouant que son action était blâmable. Aussi ses petits pieds tremblaient, posés par la pointe sur les échelons, et plus d'une fois elle faillit se laisser tomber. Son esprit en ce moment était trop préoccupé pour écouter la voix de la froide prudence; elle revint sans doute plusieurs fois sur sa détermination; mais enfin, après tous ces combats et ces reculs, elle se trouva en haut de l'échelle, la tête à une faible distance du plafond, la main sous le judas. Elle retenait son haleine. Ici le frémissement de la crainte fut plus vif encore; elle touchait au terme de son audace, au point le plus périlleux. Comment soulever sans bruit cette petite planche? Le moindre bruit... On tremble d'y penser. Manette pose pourtant sous le judas sa main ouverte en calice, et, concentrant toute son habileté dans l'extrémité de ses doigts, elle pousse légèrement, soulève peu à peu, enfin ouvre le judas, et instantanément la lumière de l'appartement frappe ses yeux. Manette sentit perler une goutte de sang glacée sur son cœur. Un instant son poignet, débordant le plancher de la pièce où était son père, soutint en équilibre le petit carré de bois du judas. S'il fût tombé!.... Manette, après l'avoir tenu ainsi en l'air quelques secondes, le ramena sur le trou même, mais de façon à laisser découverte une faible portion de cette ouverture, une fente par où lancer le rayon visuel dans l'appartement. Rien ne la trahit. L'adresse fut celle d'une souris. Mais de quelle foudroyante surprise Manette ne fut-elle pas atterrée lorsque, par cette coulisse ménagée à la lumière, elle aperçut son père et sa mère assis près d'une table sur laquelle s'élevaient une montagne de lettres et deux réchauds allumés?

« Que font-ils? que peuvent-ils faire? se dit-elle; et que veut dire?... »

Manette n'eut pas longtemps à s'adresser les mêmes questions.

Ouvrant une boîte en fer-blanc dans laquelle s'amassait la vapeur produite par l'eau qui chauffait sur un des deux réchauds, M. Leveneur y prit une certaine quantité de lettres, et les jeta toutes moites sur la table.

« Lis-moi cela, » dit-il ensuite à sa femme.

Manette effarée avait peine à croire à ce qu'elle voyait. Était-ce bien son père qui ordonnait de lire les lettres des autres, de les décacheter?

« Mais, mon ami ..

— Voyons, dépêche-toi!

— Je crains que quelque jour...

— Toujours la même chanson!

— Songe que, si l'on venait à savoir... Ce serait affreux, horrible!

— Assez!

— Puisque tu le veux...

— Oh! c'est épouvantable! » se dit Manette en cachant de honte son visage dans ses mains.

Docile à cette voix redoutée, madame Leveneur lut:

« Monsieur le curé de Vermanton à madame la comtesse de Monthorin. »

« MA CHÈRE DAME,

» Votre grand âge vous fait voir des fautes là...

— Bon, bon! c'est une vieille dévote qui a écrit à son confesseur et à laquelle son confesseur répond. A une autre! Qu'est-ce que cela nous fait?»

Appuyant le pouce sur la place du cachet, Leveneur scella de nouveau la lettre, qui alla rejoindre un monceau d'autres lettres déjà visitées de la même manière; car l'opération à laquelle il se livrait était commencée depuis longtemps.

Madame Leveneur lut encore:

« MON CHER FRÈRE,

» Ne faites pas assurer votre manufacture par cette société anglaise dont vous m'avez parlé; j'ai pris des renseignements secrets, mais certains. Elle est à la veille de faire banqueroute, quoique les actions soient en hausse. »

— Diable! s'écria Leveneur, moi qui ai pour dix mille francs d'actions de cette compagnie! je vendrai demain... Note cela.

Madame Leveneur prit note, son mari recacheta. Une troisième lettre fut ouverte.

« MADAME,

» Vos infidélités me sont connues maintenant; votre conduite m'est dévoilée...

— Assez, dit Leveneur. Nous avons du malheur ce soir; sur trois lettres, nous en ouvrons toujours deux où il est question d'amour.

— Oh! mon Dieu! se dit Manette qui n'y avait pas encore pensé, si la lettre d'Engelbert est ici, mon père la lira!... Non, sans doute, il n'y trouverait aucun intérêt pour lui.

— Poursuis, dit Leveneur à sa femme; il se fait tard.

« MA CHÈRE COUSINE,

» Je vous envoie les cinq mille francs que vous m'avez demandés pour payer vos fermages et vos achats de bestiaux. Ainsi que vous l'avez désiré, cette somme est en billets de la banque de Rouen: vous en trouverez donc vingt-cinq de deux cents francs enfermés dans cette lettre. Si vous avez besoin des cinq mille francs que je vous dois encore, dites-le moi; je vous les adresserai immédiatement.

— Y en a-t-il bien vingt-cinq? dit Leveneur; voyons.

— Que va faire mon père de ces billets de banque? réfléchit Manette de plus en plus terrifiée. Je tremble.

— Oui, le compte y est.

— Mais, mon ami, lui dit doucement sa femme, vous ne remettez pas ces billets dans cette lettre?

— Je les remettrai dans quinze jours, la lettre aura été égarée.

— Vous disposez donc de ces cinq mille francs?

— Pour quinze jours seulement, vous dis-je; c'est une misère. Mais en ce moment l'argent est très-rare; les eaux sont basses; ce sera toujours une centaine de francs d'intérêt, même mieux.

— Mais ces gens-là attendent cette somme pour...

— Ils ne perdront rien pour attendre, répliqua Leveneur avec une affreuse ironie, puisque je leur enverrai leurs cinq mille francs dans quinze jours intégralement. Me prendriez-vous, par hasard, pour un voleur?

— Oh! je ne dis pas cela, répondit madame Leveneur.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! se dit Manette, les lèvres blanches de pâleur, les yeux hagards, je m'explique maintenant comment il s'est fait que les deux mille francs envoyés par le pauvre Engelbert à sa mère pour lui acheter un remplaçant ne lui sont parvenus qu'un an après leur envoi. Mon père les avait... Je n'ose pas le dire, s'interrompit Manette... Mais c'est lui, c'est mon père, qui est cause qu'Engelbert est en fuite, qu'il mourra... que je mourrai, dit-elle plus bas, en allongeant la jambe pour descendre, car la douleur, la honte et l'indignation pesaient sur elle comme une meule; elle chancelait, elle allait tomber... Tout à coup elle s'arrête, remonte l'échelon: elle a entendu sa mère qui lit cette adresse:

« Mademoiselle Clarisse Trépard. »

C'est sous ce nom supposé qu'Engelbert devait lui écrire.

« C'est sa lettre, se dit-elle. Je suis perdue. »

Sa pensée s'accrocha à cette branche de salut :
« Ce n'est pas mon nom ; comment saurait-on que cette lettre est pour moi ? »

— Faut-il lire aussi celle-là ? demanda madame Leveneur.

— Nous allons voir. Décachète d'abord. » Madame Leveneur décacheta la lettre et la déploya.

La tête de l'imprudente Manette était presque dans l'appartement. Comme le cœur lui battait !

« Lisez donc ! »

« CHÈRE AIMÉE,

» Hier, en vous quittant, je suis allé dire au concierge de la manufacture, ainsi que je vous en avais prévenue, de me porter toutes vos lettres à l'endroit où j'ai trouvé un refuge, et où j'espère que la police ne parviendra pas à me découvrir. »

— Ah ! ah ! fit Leveneur, ceci commence fort bien.

— Continuerai-je ? demanda madame Leveneur.

— Très-certainement ! Je suis curieux de connaître le personnage qui se cache si près d'ici, car la lettre a été mise au bureau de poste de Saint-Michel-hors-les-Bois, je crois.

— Oui, répondit madame Leveneur.

— Si mon père allait maintenant le dénoncer !...

Madame Leveneur continua : « Elle ne me découvrira pas sans doute où je suis ; mais je ne pourrai pas toujours demeurer dans cet endroit caché, il faudra dans quelques jours que j'en sorte ; et pour aller où ? au régiment ? Jamais ! jamais ! »

— C'est donc un déserteur ? interrompit Leveneur.

« Je ne veux pas servir, non ! je ne veux pas pendant huit ans livrer mon corps avide d'indépendance, mon âme d'artiste, à la baguette d'un imbécile nommé caporal, sergent-major ou colonel. D'ailleurs le temps, c'est la vie, et ma vie est à la peinture, aux arts, à vous, Clarisse ! »

— Ce n'est pas un déserteur, c'est un réfractaire amoureux, ajouta Leveneur. Mais quelle est donc cette Clarisse à laquelle il écrit ? Vois donc l'endroit où cette lettre est adressée.

— A Serneuil.

— Si près d'ici ! Connais-tu une Clarisse Trélard à Serneuil.

— Non.

— Ni moi non plus. Continue. »

Madame Leveneur, qui, comme toutes les femmes, avait un côté faible pour les romans, ne se fit pas prier pour reprendre :

« La réflexion, chère aimée, m'est venue avec le calme, et le calme dans la solitude. Ne dés-

» espérons pas encore. Disons nous d'abord que, » n'eussé-je pas été dans la position mauvaise où je suis, j'aurais toujours été dans l'impossibilité » d'obtenir votre main du consentement de votre » père, qui est sans doute un honnête homme, mais » qui a l'esprit obscurci par le commerce, le cœur » plein des affaires d'intérêt, les goûts nécessairement très-vulgaires. Enfin jamais un épici- » cier ne donnera volontairement sa fille à un artiste. On a vu des miracles, celui-là ne se verra » jamais. »

— Tiens, dit Leveneur, c'est fort drôle ; il paraît que le père de cette Clarisse est un épicier comme moi. Connais-tu à Serneuil un épicier qui se nomme Trélard ?

— Non.

— C'est sans doute quelque épicier retiré ; mais voyons la suite de cette histoire...

— Quel supplice ! murmura Manette, dont le front suait la glace.

Madame Leveneur lut encore :

« Cependant, si le mépris de votre père pour les gens de mon espèce n'est pas douteux, il ne lui donne pas le droit de forcer sa fille à épouser un valet d'écurie. »

— Ciel ! dit Manette, tout va être découvert...

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? demanda Leveneur à sa femme.

— Pour rien.

— Va donc ! »

Leveneur ne comprit pas la seconde analogie après avoir senti la première. Sa femme s'y arrêta-tait comme pure singularité.

« Ainsi, croyez-moi, chère, reprit madame Leveneur, ne nous laissons pas vaincre tout d'abord par la mauvaise destinée. Vous avez quelques jours devant vous. Mettons-les à profit pour préparer un projet qui réussira infailliblement, si vous m'aimez comme je vous aime, et je le crois. Ce projet, je vous le dirai, je vous en soumettrai les détails, mais dans ma prochaine lettre, car il faut, avant que je vous fasse cette confidence, que vous ayez répondu à celle-ci ; il faut que je sois sûr qu'elle vous est parvenue. Répondez-moi donc et espérez. A Dieu et à vous ! »

» JÉRÔME DERVIEUX. »

— Ce Jérôme Dervieux doit être quelque employé à nos manufactures de châles de la Prairie, je m'en informerai.

— Que dit-il ? pensa Manette. Mais il finirait par savoir que c'est Engelbert...

— Pourquoi vous en informer, dit fort sensément madame Leveneur, puisque vous savez son nom et ce qu'il est ?

— C'est juste, madame Leveneur, c'est juste.

Pliez et recachez cette lettre, n'en privons pas mademoiselle Clarisse.

— Ma mère nous sauve d'un grand danger, » dit Manette en emboitant le judas à sa place. Il était temps, Leveneur se levait. Il passa juste à l'endroit du plancher que sa fille venait de quitter; son talon s'appuya sur le judas.

Mais Manette était déjà au pied de l'échelle. Elle la plia sans bruit et alla à tâtons dans l'obscurité la porter au coin qu'elle occupait, ayant soin de la cacher derrière le chaos de meubles et d'ustensiles qui la masquaient auparavant. Manette gagna ensuite sa chambre et elle ne dormit pas.

Longtemps avant l'heure accoutumée, Manette descendit au bureau pour mettre les lettres dans les divers sacs de cuir affectés au service de chaque commune. Son premier soin, on le suppose, fut de prendre celle d'Engelbert et de la cacher dans la poche de son tablier. On sait au prix de quelle émotion elle en avait appris d'avance le contenu.

Pendant la nuit de fièvre et d'insomnie qu'elle venait de passer, nuit de feu, nuit navrante où la mauvaise action de son père l'avait tourmentée jusqu'à lui donner le délire, elle avait discuté avec elle-même tous les moyens de faire savoir à celui qu'elle aimait le danger auquel il s'exposait et l'exposait elle-même en lui écrivant. Il fallait lui dire ce danger sans éveiller en lui d'autres soupçons, sans éveiller ceux de son père; sans dire formellement à Engelbert : Vos lettres sont décachetées et lues; car c'était pareillement dire à son père : Vous décachetez mes lettres, vous les lisez. Songer à faire parvenir sa lettre par une autre voie que la poste était une folie, tenue étroitement comme elle l'était.

A quel moyen adroit, subtil, ingénieux, recourir? Manette n'en prit aucun, et ceci est le comble du génie dans la circonstance.

Elle se borna à déguiser un peu son écriture et à dire à son amant ce que la lettre qui va suivre devait forcément apprendre à monsieur et à madame Leveneur par une indiscretion semblable à celle de la veille.

L'aventure du pauvre Janton, pour le dire en passant, ayant été connue de tout le village et des environs, le malheureux clerc tomba dangereusement malade; mais on blâma généralement Leveneur, qui, de jour en jour, allait se faire moins aimer.

La journée se serait passée pour Manette comme toutes les autres, à vendre du sucre, à peser du café, à timbrer en rouge ou en noir les lettres affranchies, à voler sans cesse de branche en branche sur l'arbre immense de l'épicerie, sans une circonstance qui réclame ici sa place. Deux gendarmes du canton étaient entrés pour boire deux petits verres d'eau-de-vie, car on débitait de tout dans la bienheureuse boutique de Leve-

neur. Selon l'usage, celui-ci avait aussitôt lié conversation avec eux : « Que dit-on de nouveau? Y a-t-il toujours des malfaiteurs dans les environs? A-t-on arrêté les assassins de la marquise de Lascars? » Enfin il les provoqua tant que les gendarmes lui répondirent : « En attendant d'arrêter ceux qui ont pillé le château de madame de Lascars, nous avons de la besogne toute taillée; nous traquons depuis trois jours un réfractaire caché tout près d'ici. Il nous est avis que nous ne le pincerons pas sans peine; le réfractaire est un gibier difficile.

— Voulez-vous le pincer tout de suite? leur dit Leveneur. »

Manette poussa un cri.

« Qu'avez-vous? lui demanda un des deux gendarmes.

— Rien... rien..., dit-elle; je viens de me prendre le doigt en fermant trop étourdiment ce tiroir.

— C'est mauvais cela, mademoiselle. Mettez à la blessure un peu de toile d'araignée, ou du marc de café ou de l'encre, ou un peu d'huile d'olive, ou même un peu de farine, lui recommanda le gendarme.

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIES.

L'Allemagne se vante de posséder les anabaptistes; L'Angleterre cite avec orgueil les quakers; Les Etats-Unis sont fiers de leurs mormons; Les Indiens ont des derviches tourneurs et non tourneurs qui ne sont pas sans charmes.

Bref, chaque pays possède au moins une secte religieuse dont les membres sont pour les voyageurs des objets de haute curiosité.

Notre patrie seule était veuve d'originaux de ce genre, du moins depuis que l'abbé Chatel a déposé sa mitre d'évêque gaulois pour redevenir épicier français!

Paris n'aura plus rien à envier à aucune autre capitale d'Europe ou d'Amérique! — Paris possède en ce moment la secte des *béguins*!

Cette fameuse secte, dont la police elle-même avait perdu la trace depuis le milieu du treizième siècle, vient de ressusciter plus florissante que jamais, dans la rue de l'Orillon.

Où, rue de l'Orillon se réunissaient mystérieusement non-seulement des *béguins*, mais encore des *béguines*!

Non pas de ces contrefaçons de *béguines* comme on en rencontre en foule en Belgique, mais de véritables adeptes ayant conservé précieusement toutes les plus pures traditions du treizième siècle en fait de *béguinage*.

Il y a environ douze ans, une quarantaine de Parisiens s'étaient réunis, place du Caire, pour ressusciter l'ordre des Templiers; — mais par malheur le costume de cette confrérie exigeait des dépenses fabuleuses qui étaient au-dessus des moyens de la plupart des personnes qui voulaient se faire initier.

Tun'que abricot, dalmatique brune, toque de velours à

plume blanche, sans compter le casque des jours de grandes fêtes; — tout cela réuni coûtait les yeux de la tête. — On ne trouvait même pas à louer un costume de templier chez Balun à moins de douze francs.

La confrérie des béguins de la rue de l'Orillon possède un immense avantage sur l'ordre des templiers, c'est que le signe distinctif du béguinage est d'une extrême simplicité.

Les béguins portent autour de la tête un large ruban noir, et les béguines ont à leur bonnet des rubans rouges et blancs.

Tout est là : — C'est à ce ruban noir que Dieu doit reconnaître ses élus ! — Hors le ruban noir point de salut.

Lorsqu'un profane veut se faire recevoir béguin, il frappe à la porte du temple de la rue de l'Orillon :

— Toc; toc!

— Qui est là ?

— Un Parisien touché de la grâce, et qui désire se faire recevoir béguin !

— A-t-il de la foi... croit-il au ruban noir ?

— Il y croit !

— Est-il prêt à subir les plus grands supplices plutôt que de renoncer au ruban en question ?

— Il les subira.

— En ce cas, tirez la chevillette et la bobinette cherra !

Le profane tire la chevillette, la bobinette choit, et aussitôt retentit la détonation d'un pois fulminant.

C'est la seule épreuve que l'on fasse subir au candidat qui se présente, — s'il ne se sauve pas à toute jambe, il est admis comme béguin et son front se trouve entouré d'un ruban noir.

Eh bien ! qui le croirait ? la police s'est effarouchée de ce divertissement non moins pieux qu'innocent !

Un commissaire de police est venu tomber en plein au milieu de leur réunion, sans ruban noir autour de la tête, — et à partir de cette apparition profane tout le béguinage a été mis en déroute.

Espérons qu'on laissera les béguins et les béguines reprendre en paix le cours de leurs exercices, et que, si tel est leur bon plaisir, on leur permettra même de s'appliquer sur le front une compresse de vulnéraire par-dessous leur ruban noir !

*. Tout le monde sait, hormis peut-être quelques tapissiers illettrés, que le fauteuil de Molière appartient présentement à M. Astruc de Pézénas.

Ne me demandez pas par suite de quelle révolution ce fauteuil a voyagé à Pézénas et a fini par tomber entre les mains de M. Astruc.

M. Astruc possède ce fauteuil avec tous les certificats qui constatent son identité, cela doit vous suffire; — si cela ne vous suffit pas, faites le voyage de Pézénas et allez interroger M. Astruc, — il vous répondra, soyez-en certain, après toutefois que vous aurez payé la prime d'usage qu'il exige de tous les voyageurs qui viennent contempler le fauteuil en question.

Les touristes qui tiennent à s'asseoir une minute dans ce monument littéraire payent double prime.

Il n'est pas un Anglais qui ne se procure cette satisfaction, — mais une fois assis, il déclare que Molière est bien au dessous de Shakspeare et que les fauteuils anglais sont bien plus confortables que ceux de France.

Si j'en crois une rumeur qui a pris naissance au Théâtre-Français et qui s'est propagée jusque dans la salle de l'Odéon, le fauteuil de Molière vient de donner naissance à une spéculation colossale et dont j'aurais cru M. Barnum seul capable.

Un vaudevilliste parisien est allé trouver M. Astruc à Pézénas et lui a tenu ce langage :

« M. Astruc de Pézénas, je viens vous louer votre fauteuil.

— A votre service, monsieur; vous savez le prix... un franc la minute.

— M. Astruc de Pézénas, ce n'est pas à la minute que je viens louer votre fauteuil, c'est à la soirée.

— Monsieur, je n'ai jamais laissé dormir personne dans le fauteuil de Molière... pas même M. Scribe!

— Monsieur Astruc de Pézénas, je ne désire nullement me livrer au sommeil dans ce bahut... il est trop respectable et trop mal remboursé.

— Alors, que voulez-vous ?

— Ce que je veux, monsieur Astruc de Pézénas?... faire votre fortune et la mienne.

— Ma fortune... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... non pas dans le fauteuil... sur cette chaise, vous serez mieux.

— Voici mon plan; monsieur Astruc de Pézénas. Vous n'ignorez pas que chaque année l'on célèbre au Théâtre-Français l'anniversaire de la naissance de notre grand auteur... Je veux écrire à cette occasion une pièce de circonstance dans laquelle je ferai figurer le véritable fauteuil du véritable Molière, auprès duquel se trouvera placé le véritable Astruc de Pézénas... Il y a cent recettes magnifiques avec un pareil spectacle... et lorsque le fauteuil sera usé au Théâtre-Français, nous le transporterons à l'Odéon.

— Hé, hé !

— Ce hé, hé ! me prouve que vous partagez complètement ma manière de voir : je vais me mettre à écrire ma pièce : — Rue Richelieu, je l'intitulerai : *le Fauteuil de Molière*, comédie en trois actes et en prose; — à l'Odéon, avec quelques petits changements, cela deviendra facilement *le Siège d'un grand homme*, tragédie en cinq actes et en vers.

Là-dessus le vaudevilliste a quitté M. Astruc de Pézénas, et, de retour à Paris depuis hier, il a déjà fait annoncer dans tous les journaux la prochaine exhibition au Théâtre-Français du véritable *Fauteuil Molière*.

Tout me fait espérer qu'avant la fin de la semaine nous verrons annoncer une pièce intitulée : *la Perruque de Voltaire*.

Puis viendront successivement :

La Tabatière de Lesage,

Les Souliers à cordon de Corneille,

La Canne de Piron,

Et la Béquille de Luce de Lancelotti.

LOUIS HUART.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

*. L'Opéra-Comique ne s'endort pas. La prospérité du présent ne l'empêche pas de préparer l'avenir. Les répétitions de *Lazarilla*, opéra en un acte de MM. Scribe et V. Massé, ont lieu au théâtre depuis huit jours. Le grand ouvrage en trois actes de MM. Scribe et Halévy va être également répété au théâtre cette semaine.

Une cause merveilleuse et restée jusqu'à ce jour ignorée explique la guérison si radicale de madame Ugalde, qu'on avait cru à jamais perdue pour le théâtre. Avant son départ pour l'Espagne elle était allée consulter une somnambule qui lui ordonna un traitement extraordinaire auquel la célèbre artiste s'est rigoureusement conformée. Les effets d'abord en furent lents et presque mystérieux. Mais peu à peu ils devinrent plus sensibles, et après deux mois, le germe du mal dont elle a tant souffert avait complètement disparu. Il est certain que la voix de la jeune cantatrice n'a jamais eu plus d'éclat et de limpidité qu'à présent.



Explication du dernier Rébus.

Dans un temps 2 troue ble la polit tic haie d'A, cor avec lame, Or, halle p'ours au pot, zéro pille âge.
(Dans un temps de trouble la politique est d'accord avec la morale pour s'opposer au pillage.)

Mantelets, Manteaux, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et C^{ie}, rue Richelieu, 79, au premier étage.

Le Coloriste de la Fleur. Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

Ameublements parisiens, très-magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 66 feuilles sont en vente; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

London illustrated news. Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et C^{ie}, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50; — pour trois mois dans les départements, 10 fr. 50. — Les abonnements partent du 1^{er} du mois.

J. de Barthélemy, 7, faubourg Poissonnière.
Confection, Robes, Chapeaux, Coiffures et Bonnets.

Portraits d'après nature. Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes.
S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Découpures. Sous le titre de *Découpures fantastiques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 13 découpures, et ne se vend que 4 francs.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Diorama en miniature. Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins sont réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.